

portes de la présidence sont ouvertes à tout venant, mais les cochers de fiacre et autres n'abusent pas de la permission ; ils s'excluent eux-mêmes, car entre le président et le dernier des citoyens il n'y a ni gardes du corps, ni soldats ; il n'y a pas même de valets. Il n'est pas à Paris un petit rentier de cinq ou six mille francs, qui osât habiter une maison si mal gardée ; il est vrai qu'à la Maison blanche, les meubles ne craignent pas les voleurs. On dirait le salon d'un marchand de bois retiré des affaires : un vieux piano à queue qui a vu plusieurs générations de présidents et de présidentes, quelques chaises en paille, six fauteuils d'acajou, deux canapés, une lampe, des rideaux de mousseline blanche, un lustre ébréché en cristal, le portrait obligé de Washington, et c'est tout. Mme Polk fait les honneurs de ce somptueux salon avec une bonne volonté qui mériterait d'autres meubles : elle se lève, elle sourit, elle cause, elle donne la main, elle est très aimable, elle cherche à l'être. Mais deux ou trois années de règne qui passent sur la tête d'une femme, fût-elle un ange d'humilité, la changent toujours un peu. Mme Polk a beau se familiariser, s'humilier même : ses familiarités, ses humilités exhalent un parfum de Reine. La royauté, la présidence si vous voulez, marquent ses élus d'un signe indélébile, et une femme ne serait pas femme si elle restait à *White-House* ce qu'elle était dans sa demeure du Kentucky ou du Tennessee. M. Polk est fort assidu aux soirées de sa femme ; il lui faut de graves occupations pour qu'il se dispense d'y paraître. Chez la présidente on ne sert ni thé ni gâteaux, ni glaces. Chez tout autre cette parcimonie serait singulière ; mais les appointemens du président ne suffiraient pas à abreuver et à nourrir la foule qui affluerait chez lui, si deux fois par semaine il y avait thé public à la *Maison blanche*. Cependant, pendant l'hiver M. Polk donne quelques diners, dont Mme Polk récuserait sans doute la responsabilité et le menu, mais qui brillent par la quantité, sinon par la qualité des mets. Quant aux équipages du président, ils n'exigent pas un nombreux personnel de cochers, de valets et de grooms. Ordonne-t-il d'atteler, ses ordres, ne courent jamais risque d'être mal interprétés ; il n'a qu'une américaine, voiture à tout vent, qui n'a pour le défendre contre la pluie, le froid ou le soleil, que des rideaux volans en cuir. Deux chevaux pacifiques menent cet unique véhicule.

M. Tyler, président par hasard, était moins modeste : deux chevaux ne suffisaient pas à sa dignité de rencontre, il lui en fallait quatre ; chez lui c'était moins de la vanité personnelle que de la faiblesse pour sa jeune femme. Quoique d'un âge mûr, M. Tyler venait de faire un mariage inespéré, et il sacrifiait à des goûts aristocratiques qui n'étaient pas les siens, mais que Mme Tyler partageait avec bien d'autres.

« L'aristocratie fait chaque jour de nouveaux progrès chez ces hommes qui ont peur du mot *château* ; et si elle n'a pas encore envahi la vie politique, elle se venge de cet échec sur la vie privée. Les Américains, rien n'est plus vrai, sont pleins de considération pour les titres nobiliaires ; par malheur, l'aristocratie de la naissance leur manque, et il ne leur reste que l'aristocratie de l'argent et l'aristocratie de l'uniforme. Un général, un colonel, fût-il de la milice, est un personnage, un seigneur. Le général Cass, le colonel Thorn, bien connus à Paris, n'ont jamais eu d'autres soldats à commander que quelques bizets ; ce sont des grognards, bourgeois, des héros de garde nationale, qui passeront à la postérité ni plus ni moins qu'un véritable officier, qu'un général pour de bon. Le général Taylor (celui là n'est pas un général de pacotille) succédera sans aucun doute à M. Polk, et il devra sa présidence autant au prestige de son grade qu'à sa victoire de

Buena-Visita. Taylor est-il whig ? est-il démocrate ? Nul ne le sait ; il ne le sait pas lui-même. Déjà des patriotes trop pressés lui ont demandé à quelle opinion il appartenait. Alors il a mis fièrement la main sur son épée. « Je suis le général Taylor, a-t-il répondu ; je suis le vainqueur de Buena-Visita. » Cette réponse gasconne a satisfait les questionneurs, et Taylor deviendra président sans avoir fait d'autre profession de foi. Cet engouement pour l'honorable général tient encore à une autre cause, à cet esprit d'opposition qui anime le peuple américain contre M. Polk. A tort ou à raison, on accuse le président de n'avoir pas traité le premier héros de la guerre mexicaine avec tous les égards qu'il méritait, et Taylor exploite habilement l'espèce de disgrâce dans laquelle il paraît être tombé. Enfin, amis ou ennemis du gouvernement whigs ou démocrates, tous demandent à grands cris le général pour président, tous veulent avoir à leur tête une illustre épée.

Avant de céder la place à Taylor, M. Polk trône à *White-House*, mais si modestement qu'il n'accepte pas même le titre d'excellence, que certains flatteurs seraient fiers de lui décerner. On ne pourra reprocher à M. Polk d'être jamais tombé dans une de ces vanités si communes à tout homme qui a le pouvoir en main. Il peut avoir perdu quelque chose de sa popularité, mais ce n'est pas pour avoir tranché du petit roi, pour avoir froissé les susceptibilités républicaines du pays. Malgré cela, il conserve un parti puissant dans le congrès, où il n'a à subir ni opposition systématique ni guerre à outrance. Ce pauvre M. Tyler, dont le nom revient sans cesse quand il s'agit d'un président impopulaire se laissait donner de l'excellence, presque du monseigneur. Dans une intimité de subalternes, au sein d'un simulacre de cour, il se consolait des humiliations que ne lui épargnaient ni le sénat ni la chambre des représentans. Dans le congrès, les accusations pleuvaient sur lui et son cabinet ; dans les rues, la caricature illustrait les rares amis restés fidèles à sa fortune politique, et la plaisanterie qui les avait appelés le *parti de l'omnibus*, parce qu'ils eussent tenu tous à l'aise dans un omnibus, cette plaisanterie eut un succès prodigieux et vécut plus que ne vivent ordinairement ces sortes de méchancetés. Le jour où le pouvoir fut retiré à M. Tyler, ce fut un immense cri de joie dans toute l'Amérique. M. Polk, lui, se retirera des affaires publiques avec les honneurs de la guerre. Il n'emportera pas dans sa retraite les malédictions qui retentissent encore aux oreilles de M. Tyler ; on ne l'accusera pas injustement d'avoir vendu les places à l'ennemi, démoralisé et scandalisé le pays ; tout son crime sera cette guerre du Mexique, guerre de succès et de victoires, qui, dans quelques années, sera son plus beau titre de gloire. Il ne sera pas réélu, mais quel autre l'eût été à sa place ? Nous ne sommes plus au temps où il fallait à une popularité huit années pour mûrir, tomber et périr : les choses se passent plus lestement aujourd'hui, et le général Taylor lui-même n'obtiendra pas plus que M. Polk les honneurs de la réélection. Il apprendra ce que pèsent quatre années de présidence sur la tête d'un homme. Les rois s'usent vite à *White-House*, et se remplacent de même. Les meubles s'usent et ne se remplacent pas. Les habitudes d'économie sont tellement enracinées dans les esprits, qu'un président n'oserait se permettre de renouveler le mobilier de la présidence, mobilier qui remonte aux temps de Jefferson et même de Washington. Nous avons dit quel était le salon de réception de la *Maison blanche* : les appartemens particuliers sont plus modestes encore. M. Polk et Mme Polk vivent dans des chambres nues, démeublées, qu'un sous-préfet de quatrième ordre ne daignerait